

Ève Cornet

La chambre perdue ou la douleur d'exister *

« La chambre perdue » est un chapitre du roman d'Emmanuel Carrère, *Yoga*¹. Il y raconte une nouvelle extraite d'un livre de Roger Caillois, *L'incertitude qui vient des rêves*². Un homme se rend régulièrement, depuis dix ans, à un rendez-vous amoureux. C'est « une liaison absolument secrète » qui a lieu tous les quinze jours dans l'appartement de la dame, près de la station Ternes. Cette fois-ci, sur le chemin pourtant habituel, il ne retrouve plus la rue où vit son amante, puis c'est tout le décor du trajet qui s'évanouit. Pour finir, même le souvenir de la femme se dissout. L'homme réalise qu'il a rêvé, ce qui le laisse dans un terrible désarroi. Le rêveur à son tour « éprouve dans la réalité le même sentiment d'absolue détresse que son double du rêve³. » C'est le rêve d'un rêve de la perte d'un amour qui n'a jamais existé. À la lecture de cette histoire, Emmanuel Carrère est lui aussi envahi par « ce veuvage, ce vertige, qui me donnent envie, pas seulement de mourir mais *d'être mort*, de n'avoir moi non plus jamais existé⁴. »

Cette dernière phrase a retenu mon attention. Une chose est de vouloir mourir, c'en est une autre de vouloir n'avoir jamais existé. Vouloir n'avoir jamais existé est une négation radicale qui semble renvoyer au point de néantisation à l'origine du sujet, déterminant pour sa construction, à ce moment fécond, à la naissance de son désir mais également à la douleur d'être. La douleur d'exister intervient là où « l'être se divise d'avec sa propre existence⁵ ». Au moment de la rencontre signifiante, le sujet s'éloigne à jamais de son être tout en étant happé par un puissant appel à être. Le sujet est alors *hilflosigkeit*, en détresse⁶. Pour ne pas sombrer, s'offre à lui un recours symbolique, c'est-à-dire qu'afin de garder une certaine assise, le sujet subjective son trauma, borde par une représentation l'abîme dans lequel le laisse sa division. Autrement dit, là où il y a déchirure et trou sans fond, le sujet a un signifiant qui va le soutenir en nommant ce trauma. Le sujet sera toujours disjoint de son être. À partir de là, le sujet aliéné à son trauma rejoue inlassablement, dans différents registres et de différentes

manières, cette mécanique du trauma initial qui consiste à être irrémédiablement séparé de ce qu'il souhaite atteindre.

Lacan cartographie ce qui se joue pour le sujet dans son élaboration du graphe du désir. Nous le suivons pas à pas entre les séminaires V et VI. Il y place certains éléments : l'image de l'autre, le moi, le désir et le fantasme – ordonnés par la logique signifiante et pris dans un certain rapport avec le grand Autre. Puis, il y a les formations de l'inconscient – le rêve, le mot d'esprit, le lapsus, l'oubli du nom, l'acte manqué, le symptôme – qui, elles, englobent l'ensemble du schéma. Voici en gros tout ce qui peut servir à protéger plus ou moins le sujet de la détresse fondamentale et contribuer à ce qu'il se tienne debout, bien que loin de l'être.

« Le désir est la métonymie de l'être dans le sujet ⁷ »

Il y a donc cette déchirure traumatique primordiale de l'être qui s'éloigne à jamais, tout en happant le sujet dans sa direction. Ce mouvement est similaire au rapport entre le sujet et l'objet de désir. Le désir est le produit et une issue du sujet pris dans le marasme du manque à être. Je dirais que le désir est la duplique positive du manque à être. Je reprends la citation de Lacan : « Il y a en effet dans cet Autre un quelque chose qui met toujours le sujet à une certaine distance de son être, et qui fait que, cet être, il ne le rejoint jamais, qu'il ne peut l'atteindre que dans cette métonymie de l'être dans le sujet qu'est le désir ⁸. » Je l'entends ainsi, la dialectique entre le sujet et l'objet relève d'un processus contigu à celui du trauma initial. La contiguïté est caractéristique de la métonymie. Le désir symbolise métonymiquement l'être dans le sujet et permet à celui-ci de se sauver (dans les deux sens du terme). Le sujet sauvé demeure cependant instable, toujours à se sauver entre demande d'amour et glissements métonymiques du désir. Il n'est jamais très loin de la douleur d'exister.

Se satisfaire de l'être *versus* la douleur de l'être

Freud dit que le rêve est l'accomplissement d'un désir. Lacan reprend : « Il n'est pas simple de savoir quel est le désir quand il est le moteur du rêve. À tout le moins, vous savez qu'il est double. Premièrement, ce désir vise d'abord au maintien du sommeil [...] c'est-à-dire de cet état où pour le sujet se suspend la réalité ⁹. »

Ce suspens de la réalité dans le rêve rejoue le trauma initial. Cela relance en la décalant la question de l'être (ou ne pas être) pour le sujet sous la forme : Ai-je bien rêvé ? Dans le récit d'Emmanuel Carrère, nous voyons que la question « Ai-je rêvé ? » reste à la marge. Il y a une continuité

entre le rêve et la vie du sujet. Dans un article publié dans *L'Obs*¹⁰, Emmanuel Carrère cite Dickens : « [...] la vie, elle est ainsi faite de tellement de séparations soudées ensemble¹¹ ». Il me semble que c'est ce dont il s'agit ici : de séparations soudées ensemble. Ce rêve est celui de la perte d'un amour qui n'a jamais existé, c'est un scénario qui correspond à une réactivation du trauma initial. Seulement ici le rêve perd sa fonction de satisfaction de l'être. Le rêveur, à son réveil, « éprouve dans la réalité le même sentiment d'absolue détresse que son double du rêve. » Pour Emmanuel Carrère, on pourrait dire que c'est la question : « Ai-je lu ? » qui n'a pas d'importance. Il y a là encore une « séparation soudée » entre sa lecture et la réalité. Il lui reste une certitude d'être veuf d'un amour perdu dans le rêve d'un autre, ce qui le laisse *hilflosigkeit*.

Je poursuis la citation de Lacan au sujet du rêve, il y a deux désirs moteurs, le deuxième est le désir de mort. Lacan dit : « C'est souvent par l'intermédiaire de ce second désir que le premier est satisfait, le désir [de mort] étant ce en quoi le sujet du "*Wunsch*" se satisfait¹². » Ensuite, Lacan se demande quel est ce sujet du *Wunsch*, il précise que ce n'est pas le « moi » et qu'il est inconscient, mais que ça ne nous avance pas beaucoup¹³. Alors, pour expliciter ce dont il s'agit, il opère un tour de passe-passe. La phrase « le sujet du *Wunsch* se satisfait » devient « un *Wunsch* qui se satisfait de l'être ». On pourrait dire que « le sujet » escamoté dans le début de la phrase refait surface par « l'être » en fin de phrase. Autrement dit, avec la parole, le sujet est soustrait mais réapparaît par une satisfaction de l'être qui se concrétise dans le vœu du rêve et donne consistance au sujet. Lacan ajoute que la satisfaction est verbale. Il l'explique dans cet extrait mais également l'illustre parfaitement dans la forme qu'il utilise. Il s'amuse verbalement. Non content d'avoir escamoté le sujet, il l'escamote doublement avec le *Wunsch*, reste alors « se satisfaire de l'être » que Lacan inverse en « de l'être satisfait ». Apparaissent ainsi à la fois l'essence de l'existence du sujet qui passe par la négation et l'équivoque du signifiant.

À l'instar du *Fort-Da*, le rêve permet au sujet de mettre en scène, de rejouer le trauma. Là où le trauma engendre la douleur de l'être, sa subjectivation entraîne une satisfaction de l'être tout en maintenant l'aliénation du sujet au trauma – seule source d'existence. On rêve qu'on tombe dans un gouffre où l'être est en chute libre, puis on s'accroche à un parachute, un voile résistant, un recours symbolique. Par exemple et en allant vite, pour le rêveur du père mort, à la mort de son père un recours symbolique tombe. « Le prétexte moral » (œdipien) pour ne pas affronter son désir s'évanouit. Le sujet se retrouve face à l'insoutenable existence. Le rêve du père mort réactualise le trauma initial mais offre en même temps au rêveur un

nouveau moyen d'ouvrir le parachute. En résumé : de la logique signifiante surgit la douleur d'exister. Dans sa détresse, le sujet a différentes astuces : désir, fantasmes, identifications... cela chapeauté par le grand Autre, non barré puis barré. Ces éléments s'organisent dans les différentes formations de l'inconscient (rêve, symptômes, etc.). Ces formations de l'inconscient tentent d'épingler le désir (toujours fuyant puisque métonymique) et protègent le sujet de l'accès direct à son désir. Désir qui lui-même protège le sujet de l'accès direct à la détresse fondamentale née de la division de l'être. Ainsi, les deux désirs du rêve (de dormir et de mort) peuvent être un rempart contre la douleur d'exister. Cela dans la névrose, mais qu'en est-il, par exemple, dans la mélancolie ? Est-ce la même douleur d'exister (sans les différentes formations de l'inconscient comme recours possibles mais avec d'autres recours) ? À ce sujet, je conclurai par quelques hypothèses autour de l'extrait du livre d'Emmanuel Carrère.

L'incertitude qui vient des rêves

Dans la nouvelle de Roger Caillois, la réactivation du trauma initial est manifeste, mais il semble qu'il n'y ait pour Emmanuel Carrère ni moyen d'ouvrir le parachute, ni même de parachute – si ce n'est celui d'écrire le récit et de le publier. Reste alors la douleur d'exister, le sujet chute sans avoir de moyen de répondre à l'appel à être. Dès le titre du livre de Roger Caillois, on pourrait dire qu'il y a quelque chose qui cloche : l'incertitude qui vient des rêves. Cela pose question pour au moins deux raisons. La première, c'est qu'à la sortie de ce rêve, c'est plutôt la certitude pour le sujet d'avoir perdu un amour qui l'emporte sur l'incertitude « Ai-je rêvé ? ». La deuxième : avec Freud et Lacan, on pourrait dire que c'est de l'incertitude que naissent les rêves, de l'incertitude initiale « être ou ne pas être », source de toutes celles qui vont suivre. Au moment de l'assomption subjective, le sujet, pour advenir en tant que tel, doit se soumettre au signifiant phallique avec le prix à payer de la division. Il n'y a pas possibilité d'atteindre l'objet sauf à disparaître. À partir de là, le constat est que définitivement, il n'y a rien à gagner. Alors, le sujet choisit (ou pas) de jouer tout de même, en s'illusionnant par la voie de l'incertitude : « Et si quand même il y avait quelque chose à gagner ? » Le sujet demeure dans l'incertitude en ce qui concerne son désir : incertitude quant à l'objet du désir, incertitude entre différents objets – puisque ces derniers sont d'essence métonymique, il y a glissement constant entre les objets. Et surtout, incertitude quant à satisfaire son désir. Le rêve est un support à ces incertitudes, ce qui n'est pas le cas dans l'exemple de Roger Caillois.

« Une liaison absolument secrète ¹⁴ »

Voici un extrait de la description de la relation amoureuse avant qu'elle ne disparaisse. « Dans cette bulle d'espace et de temps, totalement abritée du monde extérieur, tout n'est que désir, douceur, quiétude, entente des corps, conversation murmurée. Ils savent tous les deux que rien de tel ne serait possible s'ils vivaient ensemble, comme ils y ont quelquefois pensé. C'est dans le secret que se déploie leur amour, et ils pensent tous les deux qu'ainsi protégé cet amour durera toujours ¹⁵. »

Je me suis arrêtée à la valeur du secret. De même que le rêve produit de la dialectique avec cette question : « Ai-je rêvé ? », le secret, lui, la produit avec : « Vais-je être découvert ? » Le secret donne consistance à l'incertitude « être découvert ou pas », elle-même étant la ligne de crête où se tient le désir. Dans ce récit, le secret semble sans équivoque, c'est être purement et simplement caché en étant sûr de n'être jamais découvert. En échange du secret *absolu* de sa relation, le rêveur pourrait jouir de son objet jusqu'à la mort sans que ni le désir, ni le sujet ne s'évaporent. Quel est ce désir sans incertitude, totalement abrité du monde extérieur, en dehors de l'espace et du temps ? Un tombeau qui fige le désir à jamais comme dans *Roméo et Juliette*. Apparaît ici la question de la temporalité (finie et infinie). Sauf que le secret perd automatiquement sa dimension désirante s'il ne permet pas de relancer le jeu, s'il ne s'inscrit pas dans le temps. Je mets en parallèle l'oxymore de ce désir figé à jamais avec celui de l'expression « être mort » (dont nous parle Lacan) qui immortalise celui qui est mort ¹⁶. Lacan poursuit sur le suicide, qui, loin de faire disparaître l'être, le rend symbole à jamais. Le sujet, du fait d'un refus de la médiation phallique, s'offre l'immortalité au prix de sa vie.

Cependant, si on reprend ce qui est dit dans le récit, c'est un vœu assez commun que de vouloir un objet caché, tout à soi, dont on pourrait jouir éternellement. Mais là encore, soit le sujet a la certitude que c'est possible (c'est le « Tu es celle qui ne m'abandonnera pas »), soit c'est pour le sujet un vœu plus souple (un mandat, « Tu es celle qui ne m'abandonneras pas »). Dans tous les cas, avec l'impossible du rapport sexuel, soit on a un objet tout à soi dont on ne jouit pas (dialectique de l'avare), soit on jouit pleinement de l'objet et le désir disparaît, le sujet se diffracte.

Le désir du géomètre

J'ai commencé ce texte par la fin, par ce qui clôt le récit : la douleur d'exister. Puis, dans ce mouvement de rétroaction si essentiel à la psychanalyse, j'ai remonté l'histoire à l'envers : l'effet du rêve, la disparition du

décor, la relation amoureuse. Je vais donc conclure sur le titre et le début de l'histoire, le moment où l'homme se rend chez sa bien-aimée. « Il sait où il va, il est heureux d'y aller. Depuis la station de métro où il est descendu, le trajet lui est familier. Il pourrait le faire les yeux fermés, il pourrait le décrire avec une extrême précision et s'il aime tant le faire, ce trajet, c'est parce qu'il le conduit jusqu'à une rue, jusqu'à un immeuble où habite une femme avec qui il a, depuis dix ans, une liaison absolument secrète, et cette liaison est ce qu'il a de plus précieux au monde ¹⁷. »

Autrement dit, un homme se délecte à détailler l'environnement urbain de son trajet qui le mène à l'objet secret de son désir, qui l'attend. Le quartier, la station de métro, les rues, l'immeuble sont autant d'obstacles qui le relie à son objet. Ce trajet relie le sujet à l'objet et le tient à distance. En cela, il a les caractéristiques du fantasme, support du désir en tant qu'il indique l'objet tout en assurant le rapport impossible entre le sujet et l'objet. Cependant, si on y regarde de plus près, quel est l'objet du désir dans ce récit ? Cette femme ? C'est une femme dont l'auteur ne dit pas grand-chose. La relation paraît symétrique. Elle pourrait l'être un peu moins si le rêve insistait par exemple sur le fait que la femme attend, chez elle, pour satisfaire l'homme. Mais ceci est anecdotique pour le rêveur. La femme du rêve n'est pas en place de phallus réduit à un objet imaginaire. Elle n'est pas la pièce maîtresse. En effet, si on se fie au titre, ce n'est pas l'objet qui est perdu, mais le contenant de l'objet. La chambre, le signifiant qui tient toute la baraque. Sans ce signifiant en creux, le décor se dissout et la structure s'effondre.

Mots-clés : douleur d'exister, trauma initial, désir, rêve, incertitude, certitude.

*↑ Présenté en janvier 2021 dans le cadre d'un cartel (avec Nathalie Michon, Jean-Michel Marco, Célian Rousseau) sur *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*.

1.↑ E. Carrère, *Yoga*, Paris, P.O.L., 2020, p. 229-232.

2.↑ R. Caillois, *L'incertitude qui vient des rêves*, Paris, Gallimard, 1956.

3.↑ E. Carrère, *Yoga, op. cit.*, p. 231.

4.↑ *Ibid.*, p. 232.

5. [↑](#) « Cette altérité tient à la pure et simple place de signifiant, par quoi l'être se divise d'avec sa propre existence. Le sort du sujet humain est essentiellement lié à son rapport avec son signe d'être, qui est l'objet de toutes sortes de passions et qui présentifie dans ce procès la mort. Dans son lien à ce signe, le sujet est [...] assez détaché de lui-même pour pouvoir avoir à sa propre existence ce rapport unique, semble-t-il, dans la création – qui constitue la dernière forme de ce que nous appelons dans l'analyse le masochisme, à savoir ce par quoi le sujet appréhende la douleur d'exister. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 256.
6. [↑](#) « Dans la présence primitive du désir de l'Autre comme obscure et opaque, le sujet est sans recours, *hilflos*. *L'Hilflosigkeit* – j'emploie le terme de Freud – cela s'appelle en français la *détresse* du sujet. C'est là le fondement de ce qui, dans l'analyse, a été exploré, expérimenté, situé, comme l'expérience traumatique. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de la Martinière, Le Champ freudien, 2013, p. 27.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, op. cit.*, p. 34.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 60.
10. [↑](#) E. Carrère, « Les enfants de la pitié », *L'Obs*, n° 2934, du 21 au 27 janvier 2021, p. 29.
11. [↑](#) C. Dickens, *Les Grandes Espérances*.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, op. cit.*, p. 60.
13. [↑](#) « Donc quand je dis "Le sujet du 'Wunsch' se satisfait", je mets ce sujet entre parenthèses, et tout ce que nous dit Freud, c'est que c'est un *Wunsch* qui se satisfait. Il se satisfait de quoi ? Je dirais qu'il se satisfait de l'être... entendez de l'être qui se satisfait... c'est tout ce que nous pouvons dire, car à la vérité il est bien clair que le rêve n'apporte avec soi aucune autre satisfaction que la satisfaction au niveau du *Wunsch*, c'est-à-dire une satisfaction si l'on peut dire verbale. » *Ibid.*
14. [↑](#) E. Carrère, *Yoga, op. cit.*, p. 229-230.
15. [↑](#) *Ibid.*, p. 230.
16. [↑](#) Cette expression « fait subsister celui qu'elle vise, elle le conserve dans l'être, alors qu'il n'y a pas ici d'être à l'être, mort. Il n'est pas d'affirmation symbolique de l'être mort qui, d'une certaine façon, ne l'immortalise. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, op. cit.*, p. 142.
17. [↑](#) E. Carrère, *Yoga, op. cit.*, p. 229-230.